

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

'Hayé Sarah



Au Puits de La Paracha

'Hayé Sarah

« Lavez vos pieds » : la subsistance de l'homme n'est en rien liée à l'effort fourni pour l'obtenir

« L'homme (Eliézer) entra dans la maison et (Lavan) délia les chameaux, il donna de la paille et de quoi manger aux chameaux et de l'eau pour laver ses pieds et les pieds des gens qui étaient avec lui. » (24, 32)

Et le Midrach (Rabba 60, 8) de commenter : « La toilette des serviteurs des patriarches est supérieure pour Hachem à la Torah de leurs fils. »

Le Arougote Habossem explique que la toilette des pieds dont le Midrach fait tellement l'éloge est une allusion à l'effort que l'homme fournit afin d'obtenir sa subsistance (le mot 'Reguel' qui signifie le pied est en effet employé plus loin dans le verset (33, 14) : « Lé **Reguel** Hamélakha Acher Lefanaï » dans le sens de « l'effort du travail qui s'impose à moi » n.d.t) : sachons, en effet, que, si l'homme a le devoir de faire un effort personnel afin d'obtenir sa subsistance, il n'en reste pas moins qu'il a également le devoir d'avoir une foi intègre que tout provient du Ciel et non de cet effort.

Nos Sages emploient l'expression de "Avak" (la poussière) au sujet de certains interdits pour désigner une forme plus subtile de défense qui se rattache à l'interdit lui-même, comme par exemple : 'Avak Ribite' (Baba Metsia 61b) 'la poussière de prêt à intérêt', ou 'Avak Lachone Hara', 'la poussière de médisance' (Baba Batra 165a). Selon le même principe, on peut dire qu'il existe aussi 'la poussière d'idolâtrie' qui est la 'la poussière des pieds' générée lorsqu'un homme place sa confiance dans les efforts qu'il investit en vue d'obtenir sa subsistance (évoquée par les pieds comme ci-dessus). Cela se produit lorsqu'il se met à penser que les bénéfices qu'il gagne sont le fruit de ses efforts. Et même ceux qui ont foi en Hachem

ont tendance parfois à penser que leurs efforts ont néanmoins contribué à leur apporter leur subsistance, sans comprendre que ces efforts personnels n'ont pour but que de remplir la condition que le Créateur a imposé à Ses créatures. Quant à la subsistance elle-même, elle ne provient que de Sa main généreuse et largement ouverte.

On peut comprendre d'après cela pourquoi Avraham Avinou dit aux anges : « Prenez un peu d'eau et lavez vos pieds. » (18, 4) « Il pensait qu'il s'agissait de trois commerçants arabes qui se prosternent à la poussière de leurs pieds. » (Rachi) Ceux-ci croyaient, certes, en Hachem s'imagina-t-il. Seulement, ils devaient s'en remettre également à l'effort qu'ils investissaient dans leur commerce (ce qui est évoqué par les pieds comme ci-dessus) et ils fautaient pour cette raison dans 'la poussière de l'idolâtrie' ! C'est pourquoi il les envoya se laver de cette idolâtrie ce qui leur permettrait de reconnaître que tout provenait du Ciel.

C'est pour la même raison qu'Eliézer eut besoin d'eau pour laver ses pieds et ceux des gens qui l'accompagnaient car ils étaient venus pour trouver une femme pour Its'hak. Ils étaient dès lors susceptibles de penser que leurs efforts leur avaient fait trouver Rivka. Ils se dépêchèrent donc de se laver les pieds, afin de se débarrasser de cette pensée et revenir ainsi à la confiance intègre que **seule** l'aide d'Hachem dans Son immense bonté avait permis la réussite de leur entreprise.

Et c'est à ce propos que le Midrach dit : « La toilette des pieds des serviteurs est supérieure à la Torah de leurs fils. » « Cela doit nous faire prendre conscience, conclut le Arougote Habossem, que sans l'aide d'Hachem, l'homme n'est même pas en mesure de lever le petit doigt et qu'il n'a donc nulle raison de s'enorgueillir puisque tout provient du Très-Haut ! »

Le petit-fils de Rabbi Yo'hanane de Telna mentionna devant son grand-père le nom d'un Avrekh qui avait perdu sa source de revenus. « Un juif, lui dit Rabbi Yo'hanane, doit avoir la foi que le Saint-Béni-Soit-Il et Lui seul le nourrit et pourvoit à tous ses besoins. Le Saint-Béni-Soit-Il se charge de temps en temps de le rappeler à celui qui l'oublie en secouant ses ressources afin qu'il se souvienne qui est le véritable Maître du Monde. Parfois, il suffit pour cela de faire souffler un 'vent faible' et tout s'arrange. Parfois, la personne ne se réveille pas et elle s'obstine à penser qu'elle est à l'origine de sa subsistance, qu'elle est 'son propre patron'. Mais comme en réalité, il y a un Maître du monde qui est le Seul à décider et à pourvoir aux besoins, Celui-ci fait souffler une tempête qui lui fait perdre toutes ses ressources. Elle réalise alors qu'elle doit épancher son cœur devant Hachem qu'elle doit renforcer sa Emouna, qu'elle dépend du Très-Haut, et les portes de la subsistance s'ouvriront à nouveau. Dis à cet Avrekh en mon nom, conclut-il, qu'il existe des gens riches qui prient quotidiennement pour avoir une bonne subsistance. Ils récitent la Parachat Ha Mane, veillent à prélever le Maasser (dix pour cent) de leurs revenus afin d'apporter la bénédiction sur leur foyer, et ils réussissent grâce à cela. Que cet Avrekh également se souvienne du Créateur et se repose sur Lui, qu'il prie et soit convaincu que la délivrance viendra plus vite qu'il ne croit. Et que dès à présent, il promette de continuer à prier et à demander même après avoir obtenu de nouvelles ressources. » Et ainsi fut-il : cet Avrekh agit selon le conseil du Rav et trouva facilement de nouveaux revenus, tout en veillant à ne pas oublier de demander au Créateur de pourvoir à ses besoins.

D'après ce qui précède, le Arougote Habossem explique également un verset célèbre du prophète Jérémie (17, 7) ברוך הנובר אשר יבטח ב-ה' והיה ה' מבטחו (« *Béni soit l'homme qui place sa confiance en Hachem et pour qui Hachem est son appui* »).

« La vraie confiance en Hachem, dit-il, est lorsque l'on se repose uniquement sur Lui, sans penser que ses propres efforts aident en quoi que ce soit, mais en étant convaincu au contraire, que chacune de ses actions, son empressement et ses efforts ne sont que néant et que tout s'accomplit grâce à la parole d'Hachem. C'est à ce sujet que le verset dit "*Béni soit l'homme qui place sa confiance en Hachem*" et poursuit "*et pour qui Hachem est son appui*", pour exclure celui qui a confiance en Hachem, mais qui cependant se repose aussi sur ses actions. Et de fait, un tel homme est béni et heureux, car il dépose son fardeau sur Hachem et sait que tout ce qui arrive dans ce monde n'est que le fruit de Sa volonté, qu'Il désire son bien à chaque instant et que, même lorsqu'Il se conduit avec rigueur, ce n'est que bénéfique.

Le Baal Chem Tov rapporte le verset שׂוֹיֵיתִי לַנְּגִידֵי תְּמִיד « J'ai placé Hachem en face de moi en permanence », et l'explique de la manière suivante : le mot שׂוֹיֵיתִי est à rattacher au terme השתוות l'égalité. Dans tout ce qui lui arrive, l'homme doit ressentir que cela lui est égal, que ce soit lorsqu'on le loue ou lorsqu'on l'humilie et dans tous les autres domaines également. Lorsqu'il mange des mets succulents ou des aliments ordinaires, tout est égal à ses yeux (...). Pour tout ce qui lui arrive, il se dira : « Cela m'a été envoyé par le Ciel et telle est Sa volonté (...), mais de son propre point de vue, cela fait aucune différence. C'est un niveau très élevé !

Un roi était très aimé de tous ses sujets car il était très généreux et se préoccupait de leur bien-être. Ces derniers décidèrent donc de lui offrir une couronne royale incrustée de pierres précieuses et de bijoux afin de lui exprimer la grandeur de leur amour. Et de fait, tous les habitants du royaume s'associèrent dans les dépenses pour la confection de cette couronne, chacun selon ses possibilités. Ils firent donc appel à un orfèvre expérimenté à qui ils confièrent le soin de travailler l'or et l'argent et d'y incruster les pierres précieuses pour en faire un chef d'œuvre de splendeur. Le premier ministre déclara qu'il prenait à son compte

l'acquisition du joyau qui trônerait tout en haut de la couronne. Pour ce faire, il vendit sa maison et tous ses biens et, muni de cette fortune, il se mit à la recherche d'une pierre que l'on n'aurait jamais vue jusqu'à ce jour. Il se rendit chez tous les marchands de pierres précieuses qui lui présentèrent leurs meilleures marchandises. Néanmoins, il n'y trouva pas ce qu'il cherchait. Il voyagea vers une autre contrée mais, même là-bas, il ne fut pas satisfait. Il continua donc à parcourir le monde jusqu'à ce qu'il finisse par découvrir une pierre que nul œil n'avait contemplé jusqu'alors exceptionnelle tant par sa grosseur que par son éclat magnifique, un véritable joyau hors du commun ! Il l'acheta moyennant toute sa fortune et regagna sa terre natale. Là, il la présenta au roi et à ses ministres. Le souffle coupé, tous contemplèrent la beauté et la splendeur de cette pierre. Ils reconnurent à l'unisson qu'il les avait tous surpassés, car ils n'avaient jamais rien vu, même de loin, d'aussi beau.

Le roi ne cessait de s'émerveiller du joyau et ne se lassait pas de le contempler jusqu'à ce qu'il annonça : « Je suis certain, qu'il ne s'agit pas d'un diamant !

-En effet, lui répondit le premier ministre, il s'agit d'une pierre faite d'une autre matière qui possède des propriétés particulières.

-On sait, reprit le roi, que le diamant est le matériau le plus dur de la création et on ne peut le fendre qu'avec un autre diamant. Je désire savoir si cette pierre est aussi dure que lui ou si elle est plus facile à briser ! »

Il tendit un marteau au ministre qui siégeait à ses côtés et lui ordonna de frapper la pierre afin de mettre sa solidité à l'épreuve. Mais celui-ci n'en n'eut pas l'audace, craignant qu'elle ne se brise en mille morceaux et que tous les immenses efforts du premier ministre et tout ce qu'il avait investi soient réduits à néant en un instant. « Je n'ai pas le courage de faire pareille chose ! », avoua-t-il au roi.

Le marteau passa d'un ministre à l'autre, et chacun se désista en prétextant la même crainte, jusqu'à ce qu'il arrive dans les mains

du premier ministre lui-même. Celui-ci prit le marteau le souleva de toutes ses forces, et le laissa retomber sur la pierre... qui resta intacte ! Tous les ministres lui dirent : « Tu savais à coup sûr qu'il était impossible de briser cette pierre, c'est pour cela que tu as été assez audacieux pour obéir à l'ordre du roi !

-Non, répondit-il, je l'ignorais comme vous !

-Comment, d'après cela, as-tu pu prendre le risque de briser ce joyau ?

-Insensés que vous êtes, rétorqua-t-il, pensez-vous que j'ai dépensé toute ma fortune et que je me suis fatigué jour et nuit en investissant autant d'efforts dans le seul but d'acquérir une pierre précieuse ? Je n'ai accompli tout cela que pour donner du plaisir à notre roi bien aimé. Et si son désir est de briser une pierre précieuse qui a tellement coûté, je comblerai ce désir avec joie et amour ! »

Cette parabole illustre à merveille le sacrifice d'Its'hak : Avraham était prêt à saisir un couteau et à sacrifier son fils unique qui lui naquit après des années d'attente et de prières, car il ne voulait pas donner naissance à une descendance uniquement pour satisfaire l'amour d'un père pour ses enfants. Mais il désirait également que ceux qui naîtraient de lui aillent dans la voie d'Hachem et accomplissent Sa volonté. Et si la volonté d'Hachem était de sacrifier son fils, il était prêt à l'accomplir avec amour, de tout son cœur et de toute son âme.

La conduite des patriarches est un signe pour leur descendance : parfois, un homme désire progresser et s'élever spirituellement, et c'est alors que se dresse une montagne d'empêchements, qui le force à résoudre toutes sortes de problèmes contre son gré. Par exemple, il veut étudier plusieurs heures d'affilée afin de se préparer comme il se doit à accueillir Chabbat ou à accomplir une autre Mitsva, quand, soudain, un accident se produit : un tuyau explose ! A présent, il est obligé de le réparer. La mort dans l'âme et le cœur brisé, il s'adonne à cette tâche

imprévue et se désole de ne pas avoir réussi à étudier. Il commet une grande erreur, car en réalité il ne désirait étudier que pour accomplir la volonté d'Hachem. Et si à présent, la volonté d'Hachem est qu'il s'occupe d'autres choses, il doit s'y adonner avec le même entrain et la même joie qu'il aurait éprouvés s'il avait étudié.

« Il courut (...), elle se hâta (...), elle courut » : rien ne peut retarder ou avancer le mariage, ne fût-ce que d'un instant

« Le serviteur courut à sa rencontre (...) elle se hâta (...) elle courut à nouveau. » (24, 17-20)

Le Beth Israël avait coutume de rapporter au nom de Rav 'Haïm de Brisk qu'en ce qui concerne les Chidoukhim, nous devons être convaincus que tout se déroule comme il est écrit (dans notre Paracha) : « C'est d'Hachem que la chose est sortie. » Et ce n'est pas seulement le Chidoukh lui-même qui est fixé d'En-Haut suivant la volonté Divine, mais également le moment où celui-ci se réalisera et sera conclu. Personne n'est en mesure de l'accélérer ou de le retarder, ne fut-ce que d'un seul instant. Lorsque le moment décidé par le Ciel où il doit se conclure s'approche, tout se déroule alors très vite et avec précipitation (le chemin qui se raccourcit pour Eliézer, sa course à la rencontre de Rivka, la hâte de cette dernière à abreuver les hommes et les chameaux, etc., le Chidoukh devant se terminer dans la même journée puisque Eliézer avait prié pour que la jeune fille se manifeste « Aujourd'hui » et que le jour touchait à sa fin, comme il est écrit dans le verset « au moment du soir »). Tout cela afin que l'union puisse être réalisée au moment propice, précis, sans aucun retard.

Dès lors, lorsqu'un homme arrive au moment où il doit marier ses enfants, il ne devra pas perdre la tête et se dire : « Que va-t-il se passer ? J'ignore ce qu'il faut faire et vers qui me tourner ! » Il ne lui incombe qu'une chose : se renforcer dans sa confiance en Hachem et dans sa conviction que le moment venu, le Chidoukh se manifestera et sera conclu comme il se doit.

Un Ba'hour déjà assez âgé qui n'avait pas encore trouvé l'âme-sœur, entra une fois chez son Rav et lui demanda :

« Saint Rabbi, jusqu'à quand... jusqu'à quand ? Je suis prêt à accepter le décret du Ciel avec amour, mais à une seule condition : que le Rabbi m'en dévoile le terme. Quand mériterai-je de me fiancer ?

-Vois-tu, lui répondit le Rabbi, notre Paracha relate en longueur tous les miracles qui se produisirent à l'occasion du Chidoukh de Its'hak : dès qu'il se mit en chemin en direction de Padane Aram, le parcours d'Eliézer se raccourcit soudainement (lui permettant d'arriver dans la même journée à destination, n.d.t). Lorsqu'il y parvint, il n'eut pas plutôt fini de se parler à lui-même que Rivka fit son apparition, réalisant ainsi le signe qu'il s'était fixé, de manière tellement précise qu'il en resta bouche bée (« l'homme était interloqué » (24, 21)). Bétuel trouva ensuite la mort en voulant l'empoisonner parce qu'un ange vint intervertir leurs assiettes. Il en fut tout à fait autrement lors du Chidoukh de Yaakov : non seulement, il n'eut droit à aucun miracle, mais il dut au contraire faire face à des embûches à chaque étape : à peine sorti de Béer Chéva, Elifaz le poursuivit en voulant le tuer. Pour l'en dissuader, il dut racheter sa vie en lui donnant tout ce qu'il possédait. Lavan le fit travailler ensuite pendant sept ans. Et c'est seulement alors qu'il mérita de fonder son foyer et de donner naissance aux douze tribus. On ne peut que s'interroger sur la raison de cette différence. L'explication, poursuit le Rabbi, est la suivante (bien que nous n'ayons aucune idée de la grandeur des patriarches, il nous est cependant permis d'apprendre d'eux un enseignement pour ce qui nous concerne) : lorsqu'Avraham Avinou envoya son serviteur Eliézer, ce dernier n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Il leva donc les mains au Ciel en priant "Hachem, D. de mon maître Avraham, fais que la chose arrive, et agis avec bonté envers mon maître Avraham" (24, 12). Lorsqu'ensuite, il se trouva près du puits, il s'adressa au Saint-Béni-Soit-Il ainsi : "J'ai fait tous les efforts en mon pouvoir jusqu'à présent. Désormais, je ne

peux compter que sur Toi, D. de mon maître." Et de fait, il mérita tous ces miracles car il se sentait dépendant d'Hachem.

« En revanche, lorsque Yaakov sortit de la maison paternelle, il n'alla pas chercher son âme-sœur, car il savait qu'il devait prendre Ra'hel comme femme, comme les gens disaient : "L'aînée (Léa) pour l'aîné (Essav) et la cadette (Ra'hel) pour le cadet (Yaakov)." (Baba Batra 123a) Il prit également avec lui beaucoup d'argent. Dès lors, tout était soigneusement calculé d'avance et les événements devaient se dérouler comme il l'avait prévu. On lui fit savoir (si l'on peut dire) que le monde ne se conduit que selon ce qu'Hachem décide et non suivant le calcul des hommes. C'est pour cela qu'il dut traverser autant d'embûches sur son chemin, et qu'il se maria en fin de compte avec l'aînée et avec la cadette et, de plus, Léa précéda Ra'hel. »

A ces mots, le Ba'hour s'enfuit sans demander son reste ayant compris qu'il n'avait rien à gagner à connaître d'avance quand viendrait le moment attendu !

Entre parenthèses, cette anecdote vient également nous sortir d'une idée fausse qui consiste à dire que 'si le Chidoukh est jonché d'embûches, c'est signe que ce n'est pas le bon et qui sait ce qui pourrait en résulter !' On voit, en effet, combien d'épreuves Yaakov dut affronter avant de fonder son foyer. Et finalement, c'est de lui que sortirent les douze tribus et tout le peuple d'Israël !

La Guémara enseigne (Sota 2a) : « Quarante jours avant la conception, une voix Céleste proclame : 'un tel pour une telle !' » Il est donc explicite que trouver l'âme-sœur ne dépend ni du prestige de la famille, ni de l'argent, ni des qualités extraordinaires du garçon ou de la fille, ni de l'empressement du Chadkhan ou de tout autre facteur. Personne n'a le pouvoir, pas même l'intéressé, d'avancer le moment du Chidoukh ou de le retarder. Tout dépend uniquement de la parole d'Hachem et de Sa volonté, Lui seul assemble les êtres suivant ce qu'Il a décrété avant même leur conception, en attribuant 'une telle pour un tel'.

Le Gaon de Vilna raconta qu'une fois, alors qu'il s'était exilé loin de chez lui, il se trouva invité par un homme qui le reçut avec beaucoup d'honneurs. Il constata que celui-ci se comportait avec un respect inhabituel envers son épouse. Lorsque le Gaon fut sur le point de reprendre sa route et de prendre congé de lui, l'homme lui demanda si sa conduite avait trouvé grâce à ses yeux. Le Gaon lui répondit qu'il avait été très impressionné par sa manière de se comporter avec sa femme.

« Que le Rav ne s'étonne pas outre mesure, lui dit-il, car c'est la conséquence de l'histoire suivante : jeune, j'étais Ilouï (un génie dans l'étude, n.d.t) et ma bonne réputation se répandit au loin. Dès l'âge de ma Bar Mitsva, à treize ans, je fus désigné pour être marié à une fille de l'un des riches d'une certaine ville. Mon futur beau-père s'engagea à payer une dot très importante. Etant encore trop jeune, le mariage fut fixé pour mes vingt ans. Il fut convenu que mon beau-père ne donnerait pas immédiatement toute la somme, mais que, durant les sept années à venir, il payerait quelqu'un qui étudierait avec moi afin que je puisse continuer à progresser et m'élever en Torah et en crainte de D. Au moment du mariage, il compléterait alors le reste de la dot. Et de fait, il tint parole : pendant sept années d'abondance il paya un compagnon d'étude comme il avait promis. Néanmoins, à l'approche du mariage, il subit un revers de fortune et se retrouva dans l'indigence la plus totale. Cela étant, mon père décida de rompre les fiançailles, sans mon consentement. Je pensais, en effet, que je devais à mon beau-père la reconnaissance de toutes les années pendant lesquelles il avait payé pour que j'étudie.

« Peu de temps après, je me fiançai puis me mariaï avec la fille d'un autre riche. Mais malheureusement, un défaut physique se révéla chez moi et, après examen, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucun remède à ce mal. De ce fait, mon beau-père me força à divorcer de sa fille. Je me retrouvai alors démuné de tout, affublé de deux

stigmatés, celui de divorcé et celui d'avoir rompu des fiançailles. Misérable, je me réfugiai alors au Beth Ha Hékdech (auberge qui servait de refuge pour les sans-abris). J'y séjournai alors en pleurant sur mon triste sort, jusqu'à ce qu'un juif m'aborde un jour et me demanda la raison de mes lamentations. Je lui racontais les vicissitudes de mon existence et le défaut physique dont je souffrais. « Je connais une jeune fille, me dit-il, qui possède le même défaut. Peut-être pourriez-vous vous marier ensemble ? Et c'est ainsi que je me remariai avec ladite femme. Lorsque, juste après la cérémonie nuptiale, je me retrouvai en tête à tête avec ma nouvelle épouse, elle me raconta qu'elle aussi, n'était pas née avec ce défaut, mais que celui-ci était apparu après qu'elle se fût fiancée avec un Ilouï plusieurs années auparavant. Faute d'argent, les fiançailles avaient été rompues, et à cause de la peine

occasionnée par cette épreuve, ce défaut s'était déclaré.

« Je compris immédiatement qu'elle était ma première fiancée de jadis, et que tout ce qu'elle avait enduré avec ce défaut physique n'avait pour seul but de permettre que nous nous marions. A présent, dites-moi, Rabbi, si sa souffrance jusqu'à ce jour à cause de moi ne justifie-t-elle pas que je lui fasse tous les honneurs qui sont en mon pouvoir ? »

Le Gaon de Vilna conclut en disant : « Cela valait la peine de subir tous les désagréments de l'exil pour entendre cette histoire riche d'enseignements. Elle nous montre comment Hachem conduit le monde avec une Providence particulière pour chacune de Ses créatures sans qu'il soit possible de contourner le décret Divin. Au contraire, celui qui tente de "s'arranger" avec ce que le Saint-Béni-Soit-Il a décidé s'expose à subir des épreuves destinées à le ramener vers ce qui avait été prévu. »